



POUR LA VISITE



INVERSION/AVERSION
MARTA CARADEC, VINCENT
CHEVILLON, HÉLÈNE DELPRAT,
JIMMIE DURHAM, CORENTIN
GROSSMANN, HIPPOLYTE
HENTGEN, ANNA MARIA
MAIOLINO, DENIS SAVARY.

COMMISSAIRES DE L'EXPOSITION :
ALAIN COLARDELLE, CAMILLE
GRASSER, JULIETTE HESSE,
FANNY LARCHER-COLLIN
ASSISTANTE DE L'EXPOSITION :
MARIE COZETTE

EXPOSITION
DU 10 NOVEMBRE
AU 17 FÉVRIER 2019

Les monstres hantent l'imaginaire collectif, la mythologie, l'histoire de l'art. Toutes les civilisations sont habitées par les monstres, de l'art pariétal aux mangas japonais en passant par Le jardin des délices de Jérôme Bosch ou les excès surréalistes.

Le monstre c'est l'écart absolu, l'anomalie, l'hybride. Remettant profondément en question la norme et les usages sensés du monde, ils viennent perturber nos assurances, brouiller les frontières entre rationnel et irrationnel, réel et imaginaire.

Ces êtres des limites sont aussi là pour mieux exorciser nos peurs

et créer des ponts entre des mondes autrement imperméables. Révérés ou haïs, ils sont par essence des figures d'altérité. Comme nous avons besoin de l'Autre, nous avons besoin des monstres pour mieux comprendre notre nature profonde.

L'exposition rassemble huit artistes contemporains qui d'une manière ou d'une autre pratiquent un art de l'hybridation, en puisant eux-mêmes dans un répertoire infini de formes et de références culturelles.

On pourrait regarder les œuvres en acceptant qu'elles nous perturbent et qu'elles nous poussent dans nos retranchements, et que pour finir, elles nous permettent de dépasser les préjugés tout en nous dépassant nous-mêmes.

Inversion / Aversion est l'occasion d'un renversement des valeurs, des hiérarchies et de l'ordre établi. Si les monstres nous invitent à repenser les dynamiques de pouvoir et les normes sociales, l'exposition se fait l'écho de cette dynamique d'inversion : le commissariat est assuré collectivement par l'équipe du centre d'art, et permet de dépasser les rôles habituellement assignés aux uns et aux autres.

Remerciements :

Merci aux artistes et aux prêteurs : 49 nord 6 est - Frac Lorraine, FRAC Champagne- Ardenne, FRAC Alsace, galerie Art: Concept, Paris, galerie Semiose.

NOTICES DES OEUVRES

REZ-DE-CHAUSSÉE



DENIS SAVARY

Né en 1981 à Granges-Marnand (Suisse)

Il vit et travaille à Genève.

Boréale, 2014

Bois de noyer, bois d'okoumé, cuir, métal, corde

150 x 250 x 100 cm

Collection Frac Alsace, Sélestat

Boréale est une sculpture précieuse réalisée avec des pièces de bois de noyer et d'okoumé reliées entre elles par des bandes de cuir et des fixations en métal. Cet étrange cétacé présenté sur une tige métallique rappelle aussi bien les marionnettes fréquemment représentées par l'artiste, que les masques de baleines sculptés par les Amérindiens Kwakwaka'wakw au XIXe siècle.

Dans la société Kwakwaka'wakw de Colombie britannique, les

masques font partie du patrimoine symbolique d'un noble ou d'un chef, notamment les masques à transformation. Munis d'un mécanisme permettant de déployer des volets latéraux, ils révèlent sous leur face animale (corbeau, ours, etc) un visage humain, double nature de l'être. Ces masques à transformation, manifestations ancestrales des esprits, sont associés à un mythe, une danse, un costume. Ils apparaissent lors de représentations religieuses ou théâtrales et lors de potlachs, grands rassemblements pour la transmission des privilèges, interdits par l'administration coloniale en 1884.

Un masque à transformation représentant un épaulard est actuellement conservé au Metropolitan Museum of Art de New York et présente la même morphologie que Boréale. Lors du rituel dansé traditionnel, le masque s'ouvrait et la transformation ontologique s'opérait : l'esprit animal incorpore l'humain. Le changement de forme matérialise ainsi la métamorphose spirituelle.

Citations presque à l'identique de l'objet originel, mais dénuées des ornements symboliques, les baleines de Denis Savary traversent les époques, mélangent les cultures et se chargent d'histoires supplémentaires au gré de leurs pérégrinations. Jonas, Moby Dick et Pinocchio parcourent eux aussi cette union-désunion de l'homme et de l'animal qui s'incarne dans Boréale.

L'abandon de l'ornementation et le changement d'échelle de l'épaulard de Denis Savary révèlent également la dimension sculpturale et artistique de ces objets rituels. Déjà au début du XXe siècle, Claude Lévi-Strauss, André Breton et les surréalistes en exil à New-York découvraient les traditions de ces peuples et élevaient ces objets ethnographiques au rang d'œuvres d'art.

À la fois chaman et aventurier, Denis Savary pervertit les codes du trivial et du sublime, s'approprie les objets rituels de tribus ancestrales et tente d'ouvrir de nouveaux territoires. Ses œuvres convoquent un foisonnement de références au croisement de la science, des beaux-arts, de la zoologie ou de la littérature.



VINCENT CHEVILLON
Né en 1981 à Mauguio.
Il vit et travaille à Strasbourg.

Les Bacchantes, 2016
Carte postale, coleoptère,
épingle, boîte entomologique
25 x 18 cm

Accueilli en 2015 par le centre d'art contemporain – la synagogue de Delme à l'occasion d'une résidence d'artiste à Lindre-Basse, Vincent Chevillon avait invité les visiteurs, en dévoilant le cabinet de curiosités d'un navigateur de retour d'expédition, à pénétrer dans son univers fourmillant d'expériences vécues et de références, pour la plupart littéraires, de récits de voyages de grands explorateurs.

Intitulée Les Métamorphoses, cette résidence présentait la méthode de travail de l'artiste, basée sur une inspiration nourrie à la fois par ses lectures, et par ses propres itinérances desquelles il ramène à chaque fois différents objets.

Ces souvenirs matériels, objets populaires et reliques porteuses d'histoire(s), servent de réceptacles aux récits à venir. Il assimile ainsi les « sculptures-objets » qu'il crée, telles que S10 présentée à l'étage de l'exposition, à des « scrimshaws », objets d'artisanat produits par les chasseurs de baleine pour s'occuper lors des longues sorties en mer, et obtenus en gravant des dessins de petites scènes de vie sur les dents de cachalot, les os de baleine, ou encore les défenses de morse trouvées en mer.

« Au sein de la mythologie classique, le terme « bacchante » désignait majoritairement des femmes accompagnant Dionysos. Dans Les Bacchantes d'Euripide, elles recomposent une société proche d'un état de nature menaçant le patriarcat de la cité. Depuis 2008, je collectionne des cartes postales anciennes. Une typologie singulière s'en est démarquée, celle de portrait en pied datant du début du XXe siècle présentant des Femmes au jardin (avec chaise si possible). J'ai depuis entamé d'autres collections (graines, vénus) ; je rachète notamment des collections déjà constituées d'insectes. Les coleoptères se développent en trois stade : la larve, la nymphe, l'imago (le stade sexué).

L'ensemble intitulé Les Bacchantes, rapproche des univers distincts, il interroge nos relations avec d'autres entités que celles constituant la cité. Magie des images, quelles sont les forces agissantes dont l'image est médiatrice ? Bijoux, masques, ovni (objets volants non identifiés), spectres, poupées vaudous, sorcières, déesses païennes, eves tribales, bacchantes. »

Vincent Chevillon

La série Les Bacchantes peut tout autant renvoyer à l'univers de l'entomologiste et de l'explorateur-collectionneur. Elle fait écho aux récits mythologiques et à des contextes sociétaux de différentes époques. La métamorphose de l'insecte est ici mise en lien avec celle des femmes visibles sur les photographies, tous les deux arrivés en phase pubère. Le titre tente de bouleverser cet ordre établi et de proposer un renversement du système à travers la figure des bacchantes. Ces femmes s'affranchissaient de leurs maris lors des Bacchanales, fêtes religieuses de l'Antiquité en l'honneur de Dionysos, dieu de l'ivresse et des débordements. En recouvrant le visage de la femme d'un insecte, Vincent Chevillon réalise non seulement une nouvelle métamorphose, une hybridation et révèle ces tendances à la catégorisation et à la classification de nos sociétés ; d'une part, celle de la femme du début du XXe siècle dans son évolution sociale et d'autre part, celle des insectes dans les collections des naturalistes liées aux premières expéditions coloniales.



JIMMIE DURHAM

Né en 1940 à Houston (États-Unis).

Il vit et travaille en Europe (Berlin et Naples).

Smashing, 2005

Vidéo couleur, sonore

92 minutes, éd. 6/7

Collection Frac Champagne-Ardenne

Smashing constitue le témoignage d'une performance réalisée en 2004 par Jimmie Durham avec les étudiants en art de la Fondation Antonio Ratti à Côme. Cette documentation vidéo présente une scène de la vie universitaire, où, à première vue, tous les codes conventionnels de la relation étudiant-professeur sont respectés : le représentant du corps enseignant, figure légitime d'autorité, est assis derrière son bureau, et attend que les élèves viennent à lui, dans un vraisemblable processus de validation d'un diplôme. L'enseignant, sous les traits de Jimmie Durham, rassemble les critères esthétiques les plus formels du métier : costume noir et cravate, coiffure soignée, lunettes posées sur le bout du nez, mains croisées sur le bureau. L'apparence des étudiants est elle aussi des plus banales. Tout paraît être sous contrôle.

Toutefois, ce semblant de normalité bascule bientôt dans un chaos

déconcertant : alors que chaque étudiant dépose un objet sur le bureau, puis se recule ensuite dans une attitude empreinte de respect, leur professeur s'emploie à détruire méthodiquement cet objet à l'aide d'une pierre. Pas un mot n'est échangé entre le tuteur académique et ses pupilles ; le rapport de hiérarchie demeure implicite. Une fois l'objet brisé, l'artiste dégage du revers de la main ce qu'il en reste, puis, d'un air très calme, sort d'un tiroir de son bureau un document officiel, qu'il tamponne, puis y appose sa signature avec un stylo à plume rangé soigneusement dans une poche intérieure de son costume, comme l'ultime approbation de l'autorité professorale. Ce comportement que d'aucuns pourraient appeler un accès de rage, voire de folie, va se poursuivre de façon systématique et cyclique pendant une heure et demie, jusqu'à ce que le sol soit jonché de débris et le mur tâché de peinture.

Si les attributs vestimentaires et le placement des différents protagonistes demeurent, avec toute la symbolique qu'ils véhiculent, la situation s'est néanmoins complètement renversée : l'homme lettré, personnifiant habituellement la sagesse, est revenu à un état primaire, répétant le geste d'un homme préhistorique, armé d'une pierre. Cette pierre est en réalité une œuvre, également de l'artiste Jimmie Durham, intitulée Prehistoric Stone Tool (2004), à laquelle est associé un texte descriptif rédigé par l'artiste, lui aussi empreint d'humour et d'absurde.



CORENTIN GROSSMANN

Né en 1980 à Metz.

Il vit et travaille à Bruxelles.

Miaou, 2018

Céramique, engobe

60 x 43 x 16 cm

Courtesy galerie Art: Concept,
Paris

Corentin Grossmann entraîne, souvent avec humour, le spectateur vers un univers absurde peuplé de curieux personnages, notamment par le biais de ses dessins instinctifs où différentes temporalités se croisent pour une réécriture inconsciente du monde.

Miaou revisite cette figure animale si populaire qu'est le chat, de l'Égypte ancienne à sa pénible mais bien tolérée mise en scène sur les réseaux sociaux et convoque une multitude de souvenirs stylistiques rattachés à l'animal.

La dimension anthropomorphique, le traitement du « visage » et son expression nous amènent plus ici du côté de la noblesse hiératique du sphinx, de la part nocturne et mystérieuse de l'animal, que de l'icône venue de l'Extrême-Orient Hello Kitty tm.

Cette hybridation inscrit Miaou dans cette longue tradition des créatures fantastiques issues de la mythologie grecque ou encore du bestiaire médiéval qui ornait les cathédrales. Corentin Grossmann se plaît ainsi à mélanger les codes de l'art contemporain et les nombreuses sources issues de l'imagerie populaire ou des icônes, sans pour autant en revendiquer l'exactitude.

Le hiatus opéré par l'apparition humaine dans le visage de l'animal ramène l'Homme à sa condition première et à son animalité. Cette nouvelle lecture du cosmos libérée des codes de la pensée rationnelle révèle la complexité de la réalité et reconfigure les relations de l'Homme et de son environnement, notamment les relations entre les humains et les non-humains. Dans les sociétés animistes, les rites expliquent la façon dont ces deux entités communiquent et certains d'entre eux rendent possibles la réversibilité des formes et la transformation d'un non-humain en humain.



HÉLÈNE DELPRAT

Née en 1957 à Amiens.

Elle vit et travaille à Paris.

L'Homme en fausse fourrure
a disparu, 2014

Pigment or, argent et liant
acrylique sur papier marouflé
sur toile

220 x 250 cm

Collection Frac Alsace,
Sélestat

« -Tu connais ce document où [Virginia Woolf] est photographiée avec turban, fausse barbe et moustaches comme membre de la famille royale d'Abyssinie ?

- 1910. Affaire du Dreadnought ? Oui, bien-sûr.

Il y a cela aussi, le travestissement, le droit de cacher son visage, d'avoir un faux nez pour de savantes conférences filmées, de devenir un monstre ou un fantôme. Le droit d'être à la fois son père et sa mère, de se transformer en eux. D'être leur image. Le droit de changer de "genre", de devenir un héros ou même un mort, un objet. Narcisse métamorphosé en table, pourquoi pas ? "Je me vois donc je suis" »

Extrait d'Une chambre à soi, texte rédigé par Hélène Delprat en mars 2011 à l'occasion de l'exposition collective éponyme, présentée à la galerie Christophe Gaillard du 29 avril au 4 juin 2011.

Cette artiste, personnage insaisissable s'emparant tout aussi bien du dessin, de la peinture, de la vidéo, de la photographie, ou encore de l'écrit, opère un va-et-vient continu mais subtil entre réalité et fiction. Il n'est par exemple pas rare qu'elle apparaisse dans ses propres films, le visage dissimulé sous une cagoule ornée de perles.

Aborder le travail d'Hélène Delprat signifie se plonger tout entier dans son univers : dans son quotidien, d'une part, à travers des projets tels que le blog « DAYS / Faire un truc par jour », sorte de journal de bord sur la toile ; et dans son imaginaire, d'autre part, notamment en explorant ses peintures de grande dimension, où l'on retrouve souvent un personnage comme perdu dans un univers parallèle, onirique, une sorte de forêt vierge dont on ne sait si elle est emplie de maléfices ou d'enchantelements. De par la taille de ses peintures - presque deux mètres sur trois en ce qui concerne *L'homme en fausse fourrure a disparu* (2014) exposée aujourd'hui au centre d'art contemporain - la synagogue de Delme, le spectateur peut littéralement se projeter dans l'œuvre, comme il entrerait dans un rêve.

Faire l'expérience des créations d'Hélène Delprat, c'est aussi faire l'expérience de leurs titres, qui forment de nouvelles passerelles vers le monde protéiforme de l'artiste : ainsi, elle baptise ses travaux *Chanson de geste pleine de héros épiques* qui forcent l'admiration, ou *Madame Récamier aime les cactus*, (entr'autres), ou encore *Lot 720, Anonyme*, peinture ayant appartenu à Groucho Marx. Selon elle, « un titre est une sorte d'histoire parallèle. C'est une deuxième chance donnée à l'image. Je suis conservatrice en chef d'un important musée de titres ».



MARTA CARADEC
Née en 1978 à Brest.
Elle vit et travaille à Munich.

Metz en Algérie, Akbou 0, 2018

Coproduction : Cac - la synagogue de Delme et 49 Nord 6 Est -
FRAC Lorraine / Metz.

Impression sur offset recyclé, nom de la carte aux archives de
l'armée de Vincenne (Algérie - 1:50000 - Akbou feuille n°68), encre
42 x 59,4 cm

À première vue, les œuvres de Marta Caradec ont une dimension décorative : trames, motifs de tapisserie, de tapis ou de blason... semblent évoquer une pratique ornementale. À seconde vue, l'artiste semble « caviarder » des cartes avec une fantaisie obsessionnelle et ludique pouvant évoquer les remplissages de Wölfli, de Lesage ou de Crépin ; mais ce serait là un contresens puisque Marta Caradec n'est ni inspirée, ni spirite, et connaît aussi bien l'art contemporain que notre réalité sociale, dont rend compte l'utilisation de cartes, du mappemondes ou d'atlas, outils de lecture informatifs de même que politiques et idéologiques. S'il y a recouvrement partiel de ceux-ci par l'artiste, ils sont toujours visibles et l'on peut en déduire des situations, comme l'on peut comprendre qu'ils génèrent ce qui vient les masquer.

[...]

Avec Metz en Algérie, Akbou (2013), « Metz en Algérie » est le surnom donné par les colons français venus dans la ville d'Akbou à la suite de l'annexion de l'Alsace et la Lorraine en 1871. Une carte

de cette ville et de ses environs datant de 1958 est recouverte par différents motifs provenant de contextes historiques, géographiques et culturels différents : motifs médiévaux occidentaux contre ceux de céramiques, tapis ou broderies traditionnelles algériennes, bestiaire contre des arabesques, chimères contre calligraphies... renvoyant symboliquement à l'opposition actuelle entre des français dits « de souche » et d'autres issus de l'immigration maghrébine sans qu'il n'y figure de combat, mais plutôt une impression de mélange, intégration, ou encore fusion ; une conciliation ou réconciliation plastique, à défaut de politique, contrastant avec le contexte de réalisation de ce travail, celui de la montée d'un populisme identitaire.

Et c'est là l'ambition de Marta Caradec, à savoir témoigner du monde, en donner une lecture et fournir un lieu utopique, celui de l'art et de la culture, comme terrain de combat.

Éric Suchère

Dans ce nouveau dispositif symbolique, Marta Caradec nous invite à compléter son œuvre en nous appropriant son geste. Au moyen de tampons reprenant des parties du corps de chimères créées par l'artiste, chacun est libre de réaliser ses mélanges et de composer ses propres hybridations.

ÉTAGE



ANNA MARIA MAIOLINO

Née en 1942 à Scalea (Italie).

Elle vit et travaille à Sao Paulo (Brésil).

In-Out (Antropofagia), 1973

Nouveaux médias, vidéo

Film Super 8 numérisé, couleur, sonore

8'19", éd. 2/5

Collection 49 Nord 6 Est - FRAC Lorraine / Metz

Ses trois ans d'exil new-yorkais déterminèrent Anna Maria Maiolino à remettre en question sa propre identité de femme, de brésilienne d'adoption, d'artiste. Étrangère en rupture, mère de famille sud-américaine, elle fut confrontée à une mégapole internationale qui proposait à l'époque existences et utopies entre réel capitaliste et révolutions sociales aux antipodes du Brésil, le Féminisme en premier lieu. Elle fut confrontée à un handicap existentiel de langue, ne parlant pas anglais. Elle fut confrontée, en tant qu'artiste, à d'autres avant-gardes occidentales à assimiler.

Plaçant son corps au cœur de son œuvre, son travail s'éloigna alors de la radicalité conceptuelle du Néoconcrétisme dans un formalisme plus expérimental, revendiquant subjectivité et organicité, une poétique de langage, de corps intimes et politiques.

À son retour à Rio en 1971, le régime brésilien avait atteint ses heures les plus sombres. Son art entra dans une contestation politique partiellement intériorisée qui confrontait l'ordre social totalitaire aux questions existentielles.

In-Out (Antropofagia), son premier film expérimental en Super-8 s'inscrit dans ce contexte de résistance, écho violent et traumatisant. Composé de gros plans serrés successifs, il exprime les actes grotesques d'une pièce dont les acteurs, la bouche d'un homme et celle d'une femme, sont pris dans un jeu forcé : bâillonnée avec du scotch ; essayant de parler sans articuler, les dents serrées ; bouchée par un œuf ; grimaces sourdes de lèvres rouges ou noires ; danses votives corrompues ou agonies convulsives de la parole; avalant de longs fils noirs, conducteurs aliénants d'une sombre destinée régurgitée en méli-mélo multicolore pour se tisser un nouveau monde. Les bouches sont réduites au silence.

La bande-son psychédélique de Laura Clayton de Souza, mix hypnotique de sons gutturaux, de rires étranges, de percussions ritualisantes, attise le malaise.

[...]

La bouche renvoie à une évidente symbolique « dévorante ». Lieu d'échange intérieur-extérieur, de déversement et d'absorption, la bouche est le seuil de l'humanité.

Le gros plan qui n'est raccord à rien permet paradoxalement une mise à distance fascination-répulsion. Sous une dictature, pas d'innocence possible. La bouche est défigurée et chargée de dramaturgie. Les corps humains sont littéralement mis en morceaux. On se situe dans l'irreprésentable et dans l'indicible.

Si le pouvoir totalitaire peut tout interdire, il ne peut empêcher les cauchemars, la souffrance et leurs révoltes. La poésie et l'art sont des refuges pour un Brésil en résistance. Le corps poétisé/politisé d'Anna Maria Maiolino parle de reprendre corps, individuel et social, de redevenir des sujets parlants, même réduits à exprimer haut et fort le discours du silence. L'art, même contrarié, est libérateur.

Luc Jeand'heur



VINCENT CHEVILLON
Né à Mauguio en 1981.
Il vit et travaille à Strasbourg.

S10, 2013-
Matériaux divers
Courtesy de l'artiste

En parcourant la planète Terre, le plus souvent via les mers et les océans, Vincent Chevillon crée lui-même, à travers sa pratique artistique, des mondes dans le Monde, mondes d'idées, d'inspirations, et de références entrecroisées, qui accouchent à leur tour de nouvelles théories, de créations, etc. Ces territoires d'idées sont en constante expansion, chacun pouvant participer à ce partage de savoirs et d'expériences. C'est d'ailleurs le principe du site internet créé par l'artiste, archipels.org, où toutes ces connexions entre différents projets et documents sont rendues visibles sous la forme d'un atlas.

Ainsi, les travaux de l'artiste ne sont jamais à l'abri d'une mutation, à commencer par les titres de ses œuvres : ceux-ci peuvent, parfois en référence à un extrait de Moby Dick de Melville ou à des classiques du roman d'aventure tels que Moonfleet de John Meade Falkner, être abrégés, rallongés, croisés, ou déclinés selon les différentes interprétations à donner aux termes.

Présentée aujourd'hui dans l'exposition Inversion/Aversion au même titre que les autres productions visibles, l'œuvre S10 n'en est pas pour autant achevée ; ce n'est d'ailleurs pas sa vocation : née en 2013, cette sculpture-objet fait partie des dispositifs évolutifs propres à l'artiste. Au sujet de l'un d'eux (l'installation Tentative d'Évasion, exposée dans le Massif du Sancy en 2016 et composée d'une charpente de grange renversée pour prendre l'aspect du squelette d'une barque), il confiait : « il restera évidemment en état de chantier puisque c'est cet état intermédiaire que je trouve particulièrement porteur, porteur de possible ».

Ce champ des possibles laissé ouvert dans la temporalité de l'œuvre se retrouve également dans la façon dont S10 se comporte dans la synagogue : tout au long de l'exposition, la sonde sera effectivement susceptible d'évoluer, à la fois dans l'espace et dans sa forme.



CORENTIN GROSSMANN

Né en 1980 à Metz.

Il vit et travaille à Bruxelles.

Yoga 1 et Yoga 2, 2016

Céramique, engobe, email

60 x 45 x 26 cm

Courtesy galerie Art: Concept, Paris

Yoga 1 et Yoga 2 sont deux petites sculptures dans lesquelles se rencontrent les réminiscences d'arts précolombiens et le yoga, cette discipline millénaire qui trouve ses racines en Inde et qui

connait un certain engouement dans nos sociétés occidentales en quête de sens.

La nudité et la posture naturelles des deux personnages sont une manière pour l'artiste de nous ramener à notre véritable condition d'organisme vivant venant de la terre, malgré toutes les parures ou artefacts technologiques modernes, à notre fragilité et à notre animalité.

Les têtes plates et creuses de Yoga 1 et Yoga 2 rappellent les sculptures olmèques du 1er siècle avant J.-C. ou encore les statuettes précolombiennes des XII-XIVe siècles. Pour Corentin Grossmann, les têtes creuses de Yoga 1 et Yoga 2 représentent de manière symbolique l'intérieur et l'extérieur d'un individu. Ceci renvoie à l'ontologie développée par Philippe Descola dans son ouvrage *Par-delà nature et culture* où l'intériorité et la physicalité d'un individu concourent à sa compréhension en dehors de toute détermination.

Corentin Grossmann explique également, de manière plus pragmatique, que la tête creuse reste un témoin de son action sur la pièce en terre. En effet, l'artiste en glissant une main dans le crâne de la statuette accède à la matière et par un jeu digital habile, sculpte son visage de l'intérieur. Selon les gestes et les pressions exercés par l'artiste, le petit personnage change tour à tour de visage, d'expression et de référentiel historique (plus ou moins précolombien, aztèque, etc). Dépourvu de dessein, l'artiste cède sa place de créateur à la matière qui laisse émerger la part vivante déjà présente de manière intrinsèque dans la terre, tel un marionnettiste ou un chaman. Corentin Grossmann travaille ainsi de manière intuitive et aime à se laisser surprendre par cette création qui le dépasse.



HIPPOLYTE HENTGEN
Nées en 1977 et 1980
Elles vivent et travaillent à Paris.

Série Sunday in Kyoto, 2018
Collage sur papier
31 x 25,2 cm
21 x 14,8 cm / 29,2 x 22, 1 cm / 32,8 x 25,5
cm
Courtesy Galerie Semiose



Gaëlle Hippolyte et Lina Hentgen travaillent à quatre mains depuis dix ans, sous l'égide d'Hippolyte Hentgen, troisième personnage à la liberté de style et de ton absolue. Outre le dessin dans lequel elles excellent, elles développent depuis quelques années un travail de sculpture, ainsi que des objets pour la scène et des films d'animation. Hippolyte Hentgen déploie un vocabulaire de formes infiniment varié, qui puise dans les cultures populaires, dessins de presse, animations, affiches de l'entre-deux-guerres, photos anonymes, posters, packagings... Autant de documents à la marge de la « grande » histoire, produits de la société industrielle, de la reproduction mécanique et massive des images. Ces images souvent sans auteur, Hippolyte Hentgen leur redonne un supplément d'âme, par collage, superposition, découpe ou empreinte.

Pour son exposition au centre d'art contemporain - la synagogue de Delme, le duo Hippolyte Hentgen présente une sélection de pièces issues de quatre séries questionnant les notions d'hybridations et de genres.

Lors de leur résidence à la Villa Kujoyama au Japon (2018), les artistes se sont penchées sur la figure du yokaï, créatures surnaturelles dans le folklore japonais. Sur place, elles ont collecté des images liées à l'iconographie des fantômes japonais, des estampes anciennes jusqu'aux dessins d'aujourd'hui. De leurs assemblages, elles créent des corps composites, des yokaï contemporains mêlant des temporalités, des mondes et des héritages artistiques de plusieurs origines.



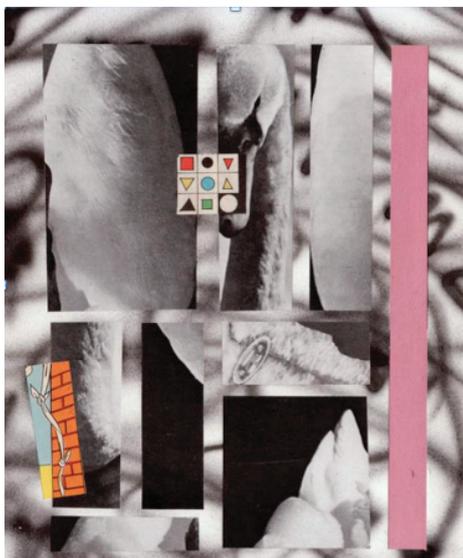
Pagu, 2014

Crayon sur papier

10,5 x 3,8 cm (x3) / 11,5 x 3,8
cm

Courtesy Galerie Semiose

Les deux œuvres de la série Pagu (2014) sont également des dessins préparatoires pour une performance intitulée Portrait n°8 au MAC VAL, Vitry-sur-Seine (2014) avec le duo féminin John John. Chaque tableau est un portrait de femme dont la poétesse brésilienne Pagu (1910-1962). Il est question de représentations de corps, féminins, monstrueux ou apparaissant sous une forme chaotique.



Série 1, 2, 3, 2017

Collage sur papier

35 x 29 cm

Courtesy Galerie Semiose

Dans l'œuvre tirée de la série 1, 2, 3 (2017), le corps d'un cygne diffracté apparaît aux côtés de petits symboles géométriques. Ces derniers font écho aux nouvelles figures de l'ère de la reproductibilité où le dessin des premiers personnages de comics est réduit à l'essentiel.



Série Poodle,
2017

Encre sur papier
160 x 239 cm

Courtesy Galerie
Semiose

Issue d'une série de trois toiles conçues comme des pochoirs, Poodle fait suite à la série Résistantes (2016) réalisée en hommage aux résistantes des photographies de Gerda Taro durant la guerre d'Espagne (1936).

Ces résistantes deviennent un trio caniche dans une forme cartoonesque renvoyant à la vidéo Shut the Fuck up (1985) du collectif General Idea. Dans cette dernière, les artistes incluent un extrait de leur performance réalisée au Centre d'art contemporain de Genève (1984) dans laquelle ils plongent trois caniches blancs taxidermisés dans des cuves de peinture bleue Klein (International Klein Blue) pour tracer avec ces corps de grands X.

EN PARALLÈLE À LA GUE(HO)ST HOUSE
EXPOSITION MONSTRES
EN PARTENARIAT AVEC LE MUSÉE DE L'IMAGE D'ÉPINAL
DU 14 NOVEMBRE AU 27 JANVIER 2019



Image : Relation de l'attaque et de la prise de deux monstres marins, Dembour, 2ème quart XIXe siècle.
Copyright : Musée de l'Image.
Photo : H. Rouyer.

En parallèle à l'exposition Inversion / Aversion à la synagogue, le centre d'art propose l'exposition Monstres à la Gue(ho)st House (14 novembre-27 janvier 2019) en partenariat avec le Musée de l'Image d'Épinal.

Harpies, créatures polycéphales et monstres marins : voici quelques-uns des spécimens du bestiaire du Musée de l'Image à Épinal qui vous attendent à la Gue(ho)st House de Delme.

Au total, douze planches à vignettes ou pleines pages illustrées sont présentées, l'occasion pour les visiteurs de se plonger dans l'univers de ces images populaires créées à partir de matrices en bois ou en pierre, reconnaissables grâce à leurs grands aplats de couleur.

Ces images circulaient entre autre dans un but de transmission de savoirs, d'illustrations d'événements politiques et historiques, de loisirs éducatifs pour les enfants, ou encore sous forme d'images pieuses issues de la culture religieuse.

Exposition accessible aux horaires d'ouverture du centre d'art.

AUTOUR DE L'EXPOSITION

VISITE HEBDOMADAIRE

Visite commentée de l'exposition Inversion / Aversion tous les dimanches à 16h.

Gratuit, sans réservation.

VISITE COMMENTÉE PAR LES COMMISSAIRES DE L'EXPOSITION

Visite commentée de l'exposition Inversion / Aversion par l'équipe du centre d'art dimanche 25 novembre à 16h.

Gratuit, sans réservation.

VISITE-DUO AUTOUR DE LA FIGURE DU MONSTRE EN PARTENARIAT AVEC LE MUSÉE DE L'IMAGE D'ÉPINAL

Entre hier et aujourd'hui, regards croisés sur la figure du monstre à travers l'œuvre des artistes de l'exposition Inversion / Aversion à la synagogue et des images populaires issues de la collection du Musée de l'Image d'Épinal présentées à la Gue(ho)st House.

Date à confirmer, voir sur www.cac-synagoguedelme.org (rubrique événements)

VISITE-CONFÉRENCE « HYBRIDES/HYBRIDATIONS »

Rencontre interdisciplinaire avec une botaniste.

Dimanche 10 février 2019 de 16h à 17h30.

Gratuit, sur réservation.

ATELIERS « GRANDES IDÉES PETITES MAINS » > POUR LES 6-11 ANS > de 14h à 17h

Mercredi 21 novembre 2018

Mercredi 23 janvier 2019

Mercredi 6 février 2019

Animé par Camille Grasser, chargée des publics, et Katia Mourer, artiste, cet atelier permet aux enfants de découvrir l'exposition en cours par une approche ludique et concrète des œuvres exposées.

Gratuit, sur réservation.

ATELIERS « MAIN DANS LA MAIN » > PARENTS ET ENFANTS
> DÈS 5 ANS > de 15h à 16h30

Samedi 16 février 2019

Le centre d'art propose un atelier pour les enfants et leurs parents !
Petits et grands, venez partager un moment convivial de découverte
ludique des œuvres et de création autour de l'exposition en cours.
Gratuit, sur réservation.

ATELIER-JEU EN PARTENARIRAT AVEC LA MÉDIATHÈQUE DE
DELME > DÈS 7 ANS > de 10h à 11h30

Mercredi 28 novembre 2018

Gratuit. Sur réservation auprès de la médiathèque : 03 87 01 39
91.

RENDEZ-VOUS ENSEIGNANTS

Jeudi 22 novembre 2018 à partir de 16h30

Les enseignants seront accueillis par Camille Grasser, chargée des
publics, pour une présentation de l'exposition Inversion / Aversion
et de la Gue(ho)st House, une commande publique de Christophe
Berdaguer et Marie Péjus.

PARTENAIRES DU CENTRE D'ART

Le centre d'art contemporain - la synagogue de Delme reçoit le
soutien de :



Le centre d'art est membre de d.c.a. / association française de
développement des centres d'art, de LoRA - Lorraine Réseau Art
contemporain et de Arts en résidence - Réseau national.



INFORMATIONS PRATIQUES

Ouvert du mercredi au samedi de 14h à 18h, et les dimanches de 11h à 18h.

Entrée libre.

Fermeture du 22 décembre 2018 au 1er janvier 2019 inclus.

COORDONNÉES

CAC - la synagogue de Delme
33 rue Poincaré F-57590 Delme
T +33(0)3 87 01 43 42
info@cac-synagoguedelme.org
www.cac-synagoguedelme.org

ACCÈS

DEPUIS PARIS (en train 90mn):

TGV Est, arrivée Metz ou Nancy

DEPUIS METZ (en voiture, 30mn):

D955, ancienne route de Strasbourg

DEPUIS NANCY (en voiture, 30mn):

N74 vers Château-Salins puis D955 direction Metz

CONTACT SERVICE DES PUBLICS

Camille Grasser

publics@cac-synagoguedelme.org

+33(0)3 87 01 43 42